

Le Bulletin Freudien n° 20

Avril 1993

La question de l'identification sexuelle

Charles Melman

Je vous ai donc proposé pour cette fin d'année un sujet à l'égard duquel je crois, comme d'habitude, j'ai été présomptueux ; je veux dire que l'identification sexuelle c'est, je crois, ce qui certainement dans votre pratique vous fait question. C'est bien pourquoi je lui ai donné ce titre : la question de l'identification sexuelle et avec ce fait étrange et sûrement remarquable qui est que, si vous allez chercher dans les textes fondateurs, dans les textes des élèves, vous trouvez très peu d'abord et d'avancées sur cette question.

C'est étrange : pourquoi cette difficulté ? Et pourquoi est-ce que je l'éprouve si vivement moi-même au moment où j'essaie de vous en parler, ce qui fait que j'espère que vous me donnerez un petit coup de main en cours de route, je veux dire que vous voudrez bien participer, poser des questions, faire des remarques, pour que nous essayions, si c'est possible, d'avancer ensemble sur ce problème qui reste, je dis bien, énigmatique.

Nous allons voir, je crois, en procédant par étapes, combien chaque fois, nous avons de la peine à conclure, je veux dire à nous arrêter à ce qu'il en serait d'une sorte de système normatif que nous tiendrions, comme ça, dans la main et qui viendrait rendre compte, une sorte de psychogenèse de l'identification sexuelle et qui serait en mesure d'en rendre compte chaque fois.

Vous avez chez Freud un texte fondateur assez remarquable qui est publié dans *Massenpsychologie* - c'était le volume qui s'appelait *Essais de psychanalyse*, je ne sais pas comment c'est repris maintenant, c'est le chapitre 7 - et vous avez ce chapitre 7 qui est consacré donc à l'identification. Je vous conseille vivement, pour ceux qui le peuvent, de le lire en allemand, car il est traduit de façon très approximative et vous verrez combien chaque fois que l'on aborde ces questions, l'approximation, en quelque sorte, vous saute dessus.

Mon rapport, en ce qui me concerne, à l'égard de ce chapitre 7 est un peu spécial, je veux dire que chaque fois que je le lis, je ne le retrouve pas tel que j'avais cru qu'il était ; chaque fois, il déjoue mon souvenir ; c'est un texte - il a six pages - à cet égard, quant à l'effet qu'il me procure à moi, c'est un effet extrêmement curieux et, si ça vous amuse, ce souvenir, cette anecdote personnelle du souvenir de Lacan m'appelant un soir, un samedi soir, alors que j'étais dans ma maison de campagne, et me disant - il avait beaucoup parlé, à propos de son séminaire sur l'identification, du

einziger Zug, qu'il avait traduit par « trait unaire », c'est-à-dire l'identification qui se fait par l'appropriation d'un trait. Et c'était pour lui, je dirais, un thème théorique très important puisque cette identification à un trait, l'isolement ~~de~~ un trait comme tel, et de le dire comme ça a, je crois, tout de suite le mérite de le trancher de ce qui est une aperception imaginaire qui, elle, est globale, floue, mais là, le *un* trait, c'était pour lui le témoignage de l'identification symbolique, c'est-à-dire celle qui se fait par le biais du signifiant, on peut dire, parce que pour qu'il puisse y avoir identification à un trait, pour que ce *un* trait comme tel, *einziger Zug* soit possible, il faut le passage par le signifiant, et il trouvait chez Freud, dans ce chapitre 7, il trouvait justement le *einziger Zug*, ou plutôt, il croyait l'avoir trouvé puisqu'il me téléphone ce soir-là et il me dit : « Mais dites-moi, le *einziger Zug*, où est-ce que ça se trouve ? Ça se trouve vraiment chez Freud ? »... Et j'étais très frappé par cela, parce que je pouvais m'apercevoir que, lui aussi, vis-à-vis de ce chapitre sur l'Identification, qui est le seul endroit où figure chez Freud le *einziger Zug*... Nous constatons que dans les deux cas, l'identification n'est que partielle, tout à fait limitée et qu'elle emprunte à l'objet un seul de ses traits *einziger Zug*. Voilà. C'est le seul endroit où Freud dit ça, eh bien, pour lui aussi, ce chapitre était capable, comme ça, de repasser dans les dessous, de telle sorte qu'il lui en reste cette espèce de brouillard. Alors je suppose, puisqu'on est dans l'identification, que ce n'est pas de ma part par identification hystérique à sa propre difficulté que j'ai moi-même cette relation à ce chapitre, puisque cette relation existait déjà.

Alors, je vous conseille vivement, je ne vais pas vous en faire l'analyse ni me fonder là-dessus aujourd'hui, mais je vous conseille vivement de le lire et de le relire : vous verrez, il est extrêmement dense et vous verrez bien si vous subissez le même phénomène, le même symptôme à l'endroit de ce texte concernant l'identification, dont je rappellerai simplement, pour le bon ordre de ce que je vais vous raconter, que Freud distingue trois types d'identification : il y a cette espèce d'identification primordiale, primaire, au père, inaugurale en quelque sorte ; il y a, deuxièmement, l'identification à l'objet auquel on est amené à renoncer : alors, donc, pour refuser cette renonciation, eh bien, le sujet s'y identifie, ce qui est assurément une façon de le conserver, de refuser de le perdre (ce que l'on met aussi dans le registre de l'incorporation orale, du cannibalisme : on ne mange que ceux que l'on aime). Et puis, il y a l'identification hystérique, c'est-à-dire au symptôme d'une personne de son entourage, dès lors que l'inconscient perçoit que le symptôme de cette personne est fondateur d'une communauté de désir possible avec elle. Par exemple, les identifications hystériques qui se produisent dans une communauté - on prend classiquement les communautés féminines, moi je veux bien, les épidémies collectives - mais plus simplement : une jeune fille a une toux dont sa copine perçoit qu'elle exprime la nostalgie de ce que vous voudrez, le fait qu'elle n'a pas reçu de lettre de son ami, par exemple ; eh bien, sa copine va « chiper » sa toux, exprimant par là-même, peut-être, sa propre nostalgie d'un garçon qu'elle pourrait aimer, par exemple, et qui fait défaut.

Je vous rappelle très succinctement ces trois identifications, telles que Freud, dans ce chapitre magique, donc, par ses effets, met en place et ne serait-ce que pour que votre attention soit tout de suite orientée vers ceci : c'est que, dans ces trois identifications que rapporte Freud, eh bien, vous avez, et vous ne pouvez d'ailleurs convenablement les comprendre qu'en vous servant des trois catégories lacaniennes de Réel, de Symbolique et d'Imaginaire. Et vous pourrez vous-mêmes pratiquer l'exercice qui consiste à voir de quelle façon chacune de ces identifications vient se ranger dans telle ou telle catégorie.

Vous voyez déjà, par ce que j'ai dit, qu'une seule identification à un trait, évidemment, concerne le symbolique ; combien l'identification hystérique relève, passe par le biais de l'imaginaire, ce qui voudrait donc dire que cette identification primordiale au père, elle serait de l'ordre du réel.

Mais à cet endroit-là, même si dans ce chapitre, Freud parle beaucoup du complexe d'Oedipe - c'est même sûrement l'un des endroits où il en parle le plus et de la façon la plus précise - mais l'identification à proprement parler sexuelle, c'est-à-dire ce qui fait qu'un sujet va se retrouver subjectivement de tel sexe et pas de l'autre, va se retrouver dans son intimité, dans sa façon de désirer, de tel sexe et pas de l'autre, cette question-là reste quand même, malgré l'appui pris sur le complexe d'Oedipe, cette question reste - dans l'ensemble et pour l'essentiel - reste de côté.

Si vous cherchez vos références dans le vocabulaire de Laplanche, vous voyez que, également, la question est esquivée. Et vous ne pouvez pas dire que chez Lacan vous puissiez isoler quelques chapitres permettant, si je puis dire, de traiter la question, de faire une question.

Alors, comment est-ce que nous allons, là, nous-mêmes procéder pour essayer d'apporter un certain nombre d'arguments, de réflexions, de tentatives de penser la question ?

Il y a peut-être une première façon d'avancer qui consiste à interroger ce que je vous disais tout à l'heure, c'était cette identification primordiale du petit enfant avec le père, ou ce que je rappelais tout à l'heure comme étant de l'ordre de l'identification réelle.

Qu'est-ce que ça veut dire et comment est-ce possible ? Comment est-ce que cela procède, puisque ce serait une identification antécédente à l'Oedipe lui-même ?

Est-ce que c'est un procédé, je dirais, différent ? Enfin, ça procède par quelle voie ? Comment se fait-il que le petit garçon, comme la petite fille, rencontre originellement, au départ, une identification avec le père ?

Je veux dire, pour la petite fille comme pour le petit garçon, un statut premier de virilité qui dure plus ou moins longtemps, mais enfin il y a cette première étape, notée par tous les phénoménologues, tous les psychologues, par tous les observateurs, ce premier temps qui est d'une durée variable, d'ailleurs, chez la petite fille, mais qui fait qu'en tout cas, elle va aborder

l'Oedipe dans une position parfaitement virile, masculine et qu'elle va avoir le même objet que le petit garçon. Et qu'elle va se trouver vis-à-vis de lui, comme vous le savez, dans une compétition virile avec, évidemment - c'est un domaine où nous dérapons tout le temps parce que comme on passe sans cesse des divers plans du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire, on passe sans cesse de l'un à l'autre -, mais il est évident qu'à ce moment-là pour la petite fille, le problème anatomique, dans ce qu'il en est de sa position, ne fait pas question.

Autrement dit, et c'est là-dessus que j'attire votre attention, ce qui prime c'est déjà, et ce le sera toujours par la suite, un fait de structure ; je veux dire que ce qui impose la vérité de la situation, ce n'est pas telle ou telle aperception, mais c'est une vérité de structure qui est que la petite fille, comme le petit garçon eh bien, ils sont l'un et l'autre dans une position virile, c'est bien pourquoi le petit garçon, il pense que tout le monde l'a, et la petite fille aussi, évidemment. Ils sont aussi persuadés de la même façon que la maman, l'objet du désir, elle ne l'a pas moins.

Alors, comment pouvons-nous comprendre cette première identification de l'enfant, quel que soit son sexe, cette première identification au père et le fait qu'il va entrer dans l'Oedipe dans une position - car il n'y a pas deux entrées dans l'Oedipe, il n'y a même pas deux objets d'amour différents dans l'Oedipe : ce n'est pas, pour la petite fille, un amour pour le père dont elle aurait à se séparer, pas du tout : ils sont l'un et l'autre en compétition virile à l'endroit de la mère et dans une position de rivalité masculine à l'endroit du père.

Eh bien, ce que je vous propose pour essayer de piger cette identification première, primordiale et réelle : c'est que tout se passerait comme l'aperception dans la structure que le père est une instance fondamentalement perdue, je veux dire : fait primordialement partie des objets perdus - je vais m'expliquer tout de suite là-dessus - eh bien, la première identification se ferait justement dans le souci, en quelque sorte, de maintenir cet objet perdu en soi par incorporation orale, cannibalique, tout ce que vous voudrez. Autrement dit, de répondre à l'idée que cet objet est perdu par l'appropriation identificatoire. Autrement dit que cette identification cannibalique première, orale, etc., serait un mode de réponse à ce fait étrange que le père se trouverait pour l'enfant dans cette dimension Autre, pour lui, qu'il y aurait pour lui cette aperception que le père est là quelque'un de perdu.

Qu'est-ce que ça veut dire, ça ? Comment peut-on dire une chose pareille, puisque, après tout, il est fréquent que l'enfant, justement, son père, il vienne sans cesse le tripoter, il vienne le tâter, il vienne vérifier qu'il résiste, il vient le sentir, le flairer, enfin, il cherche avec lui une sorte d'intimité physique, comme ça... Alors qu'est-ce que ça peut vouloir dire qu'en même temps qu'il y aurait tout ça avec le père au foyer, on viendrait dire que le père...?

Eh bien, s'il est vrai - je sou mets tout cela à votre réflexion, à votre propre démarche - s'il est vrai

que ce qui prime dans l'organisation ce sont les faits de structure, eh bien, évidemment, nous avons, nous, à constater ceci : c'est que le père, il est pour nous perdu en ceci : c'est que le père qui est dans la structure, dans le réel, nous n'avons pas de rapport avec lui, voilà ; pas plus qu'il n'y a de rapport avec la femme...

(...) Je veux dire que je ne peux pas aboutir à avoir avec lui une relation qui nous mettrait dans le même espace, dans le même plan, sur le même terrain. Je ne peux pas inscrire une flèche entre moi, enfant, et le père.

Et on pourrait évoquer à ce propos tout l'amour religieux qui raconte tout cela : l'amour religieux - il n'y a pas même besoin d'être mystique - tout ce que raconte la religion c'est cela : comment pourrais-je te connaître ? Dis-moi ce qu'il faut faire pour te joindre ? Comment puis-je venir près de toi ? Comment puis-je t'être parfaitement fidèle, etc. etc.

Je veux dire que ce que je vous raconte là, c'est quand même dûment articulé par, je dirais, le propos qui par excellence s'adresse au père et qui dit l'amour pour le père, le propos religieux, qui ne fait que sans cesse parler de ce fossé qui sépare la créature de son créateur.

Ce qui, comme vous le voyez, amène là-dessus un certain radicalisme qui consiste à dire que le père est fondamentalement, pour chacun d'entre nous, ξ ε ν ο ς. Je me sers de ce terme évidemment avec une intention bien précise : il est ξ ν ο ς, c'est-à-dire il est fondamentalement autre, étranger pour nous.

Et c'est ainsi, comme vous le savez peut-être, je vous l'ai sans doute déjà raconté, c'est de cette manière que j'explique le texte de Freud sur Moïse et le monothéisme ; c'est d'ailleurs pourquoi Freud commet à l'égard du peuple juif cette offense suprême qui consiste à dire que Moïse était égyptien. Je me trouvais l'autre soir à un dîner et - je vous assure que je l'avais pas cherché - il y avait là une très éminente personnalité juive, personne nobellisée et qui me disait : « Moi j'accepte tout de Freud, la sexualité, tout ça, oui c'est bien, ça passe ; mais ça, jamais ! Ça, pas possible ! Faire une chose pareille, et en plus en 1939, enfin, etc. »

C'est une position extrêmement fréquente chez ceux que l'on pourrait appeler les penseurs du judaïsme.

Je lui ai répondu sur cette question en me servant de ce que je vous raconte et je dois dire que ça

lui a fait... Quand nous nous sommes quittés, il a dit : « Effectivement, il faut que je repense, là... ». Ça semble lui avoir fait quelque chose.

Alors, ça vaut peut-être la peine, pour nous-mêmes, de rappeler ceci, c'est que si le père pour nous est fondamentalement autre, étranger, ξενος, ça expliquerait à la fois cette espèce d'incorporation primordiale au père pour assurer l'identité, l'identification avec celui qui est donc originellement autre, perdu, et du même coup, le fait que mon attachement à cette identification sera d'autant plus grand que c'est une identification défensive et que donc, je vais très mal supporter, dans la vie courante, tout ce qui sera ξενος, tout ce qui sera autre, tout ce qui sera étranger.

Je veux dire que, on appelle la xénophobie : le jour où il sera devenu de savoir ordinaire que c'est parce que, pour chacun d'entre nous, le père est fondamentalement ξενος, je crois que ça calmera un petit peu le jeu. On ne sera plus aussi innocent, aussi naïf à l'endroit de ce qui se produit comme xénophobie, puisque la xénophobie ne fait que dire ce qui est pour chacun le drame primordial de son rapport à un père qui est autre, de structure.

Et c'est ce que Freud, à sa façon et aux pires moments, a tenu à mettre en place, dans la mesure où il avait pigé, lui. Et ça fait partie justement de ce texte *Massenpsychologie* qui date de 1922, qui annonçait ce qui allait se produire en Allemagne, c'est-à-dire qu'à partir du moment où vous pensez être les vrais fils, les vrais, les authentiques, du père, être avec lui dans un lien de parfaite continuité, ça donne les manifestations collectives que vous savez, auxquelles vous assistez actuellement en Europe ; c'est-à-dire que ça donne cette espèce d'abrutissement des manifestations collectives que vous voyez si allègrement surgir et resurgir.

Donc, ce premier point - laissons ces considérations pour revenir au problème de l'identification sexuée, encore que, comme vous le voyez, il s'agit là d'expliquer pourquoi la première identification, pour le garçon comme pour la petite fille...

Alors, il va se produire une lutte, mais de quelle façon le passage par l'Oedipe vient-il justement permettre de franchir l'étape qui va permettre à chacun des deux sexes - puisque c'est ce qu'on attend de l'Oedipe - de trouver sa place, sa position et d'assurer son identité ?

Est-ce si facile, si on ne se précipite pas, si on ne se dépêche pas pour boucher les questions - est-ce qu'il est si facile de répondre ?

Autrement dit, est-ce que le processus symbolique qui est engagé dans l'Oedipe suffit pour commander l'identification ultérieure, l'identification à venir ?

Qu'est-ce que la clinique nous apprend là-dessus ? Le point, là, dont je vous parlais jusqu'ici, il est soutenu à la fois par la clinique et par des considérations théoriques. Mais essayons, là, de vérifier chaque fois à propos de la clinique ce qu'elle peut nous enseigner, de quelle façon elle peut nous guider. Qu'est-ce qu'elle nous enseigne à cet égard ?

Ce que nous savons déjà, par exemple, c'est que, pour que le choix d'objet soit féminin - ça, c'est surprenant, ce que je vais vous raconter - eh bien, il faut que celui qui s'occupe de l'enfant soit une femme. Nous avons le témoignage clinique que lorsque celui qui s'occupe de l'enfant est un homme - ça arrive, hein, le boy, en Belgique, on sait ce que c'est... - c'est étrange, ça va avoir des effets. Il faudrait, pour que le choix d'objet soit féminin, pour le garçon comme pour la petite fille, au moment où il s'engage dans l'Oedipe, il faut que celui qui s'occupe de l'enfant soit celle-là, c'est-à-dire soit une femme. Laisser un enfant dans son berceau, livré au soin d'un boy..., ce n'est pas sans conséquences.

Ce qui voudrait donc bien dire là que les déterminations de l'ordre de l'imaginaire sont capitales ; un enfant, il est là comme cela en train de somnoler dans son lit, et puis il y a un visage qui va se pencher sur lui, un corps, des mains, une odeur, des cheveux, etc., une silhouette, une voix, une chaleur. Eh bien, il semble que tout cela soit déterminant ; et d'autant plus déterminant que si c'est à ce moment-là, si c'est avec cela que le fantasme se met en place, eh bien, ce qui se produira au moment - en général de la puberté mais parfois bien plus tôt - ce qui surgira au moment de la puberté ou parfois avant, eh bien, c'est que l'enfant découvre à ce moment-là quel est son objet d'excitation sexuelle ; il ne le sait pas forcément jusque là. C'est bien souvent au moment de la puberté, parfois il en a eu une prescience un petit peu plus tôt, mais nous avons des tas de témoignages et en particulier écrits - prenez Gide, si vous voulez - c'est au moment de la puberté, au moment de cette poussée organique que l'enfant s'aperçoit que ce qui l'excite, c'est une image qui est de tel ou tel sexe.

Ce qui comme vous le voyez est en train, pour le moment, de mettre l'accent sur la dimension imaginaire, comme jouant un rôle important - je dis important parce que je ne sais pas comment dire - dans la détermination de l'identité sexuée ; car là, on en est au point suivant : est-ce que c'est le choix d'objet qui détermine l'identité sexuelle ? est-ce que c'est parce que vous avez, enfant et sans le savoir, choisi un objet de tel ou tel sexe - enfant, je veux dire dix-huit mois, deux ans, deux ans et demi - que vous allez vous retrouver au moment de la puberté avec une identité sexuelle que vous ne vous soupçonniez par forcément. Et, pour simplifier, je me réfère là à ce que raconte admirablement Gide, c'est-à-dire le fait qu'il découvre que ce qui le fait bander, ce sont ses petits camarades et pas du tout les jeunes filles ; et comment il va lutter contre ça, et comment, constatant qu'il n'y pouvait rien, il va s'accepter tel qu'il est foutu, après être passé chez Madame Socolnica, élève de Freud, etc.

Alors, au point où nous en sommes là, il y a une question qui surgit : mais cet objet sexuel ainsi déterminant, est-ce que le rapport du jeune désirant à l'endroit de cet objet, du jeune libidineux à l'endroit de cet objet, est-ce que c'est le rapport à un objet auquel il a renoncé ou est-ce que c'est un objet auquel il s'est identifié ? Ce n'est pas du tout la même chose. Dans l'identification primordiale, on a vu que cet objet auquel il doit renoncer pour un fait de structure - le père - il s'identifie à lui et il se retrouve en position virile. Dans cet objet sexuel qui vient constituer son fantasme, est-ce que c'est un objet auquel il a renoncé définitivement ou bien est-ce que c'est un objet auquel il continue de s'identifier ?

Si ça vous amuse - je ne sais vraiment pas si c'est nécessaire - je pourrais vous raconter ce qui m'a été à moi-même rapporté en contrôle, hier ou avant-hier, c'est-à-dire celui d'un homme jeune de fort bonne mise et de fort bonne présentation et qui vient au premier rendez-vous chez son psychanalyste et qui lui raconte tranquillement et d'une voix égale qu'il vient parce qu'il souffre d'une érection défailante au moment de la pénétration et puis il continue de façon égale et tranquille en disant à l'analyste femme à laquelle il parle, qu'il revêt des sous-vêtements féminins et pendant qu'il est en train de lui parler, bien entendu, sous son jeans, il porte une petite culotte féminine.

Voilà, si je puis dire une figure symptomatique tout à fait exemplaire de la question que je suis en train de vous évoquer - vous en avez peut-être vous-mêmes rencontré dans votre pratique - et qui est, comme vous le voyez - c'est pour cela que je vous parle de ce cas, parce que ça nous permet d'avancer un peu dans la compréhension entre guillemets de cette histoire, je dis « entre guillemets » parce que j'essaie de vous rendre sensible, combien cela appelle votre propre travail, que vous mettiez un peu du vôtre - eh bien, que l'objet de son désir, qui est une femme, il n'a pas pour autant renoncé à s'y identifier ; et qu'en somme, ce qu'il voudrait, c'est pouvoir réaliser les deux, c'est-à-dire à la fois être homme avec une femme mais en même temps ne pas renoncer à l'identification à l'objet perdu, c'est-à-dire cette propre féminité virtuelle ; et finalement, et l'analyste qui l'a reçu a très bien entendue sa demande, sa demande c'était : comment faire pour pouvoir concilier les deux ? Voilà ce qu'il venait demander ; il ne venait pas dire que son exigence était peut-être excessive, il venait dire : comment faire pour que je puisse être à la fois homme et sans perdre pour autant mon identification, une identification féminine ?

Alors ce petit scénario clinique a le bénéfice de nous rappeler ceci, c'est que c'est là la propriété, la propriété de l'Oedipe, ça va être de nous montrer que justement l'imaginaire rencontre là une limite, cet imaginaire si puissant dont je parlais tout à l'heure rencontre là une limite, et que vous ne pouvez pas faire que l'objet de votre désir sexuel vous soit identique - je dirais tout de suite, bien entendu, la façon de s'en tirer, de se tirer de ce guêpier que vous connaissez bien et qui s'appelle l'homosexualité masculine, je dis masculine car je dirai un mot de l'homosexualité féminine qui n'est pas du tout, du tout la même. Et pourquoi ne pouvez-vous pas, d'où vient cet interdit, il n'y a aucun dieu qui, je dirais, de lui-même, malgré les prescriptions que vous voudrez qui là..., il n'y a pas besoin que ça soit écrit dans un décalogue quelconque : c'est un fait de

structure, c'est-à-dire que dans la mesure où c'est une imago féminine qui vient constituer l'imago excitante, excitatrice, support du désir pour l'un et pour l'autre sexe, ce que l'Oedipe fait valoir à son propos, la place qu'il lui assigne, ça va être justement la place Autre. C'est que l'objet cause du désir, pour avoir cette faculté, c'est-à-dire d'être cause du désir, il faut qu'il vienne en position Autre et que la seule façon pour que cette dimension soit présente et donc pour que le désir soit possible, c'est qu'il faut que l'objet cause du désir soit une femme, pour l'un et pour l'autre sexe ; en tant que comme femme elle vient présentifier cette dimension Autre. J'ai dit tout à l'heure que c'était le père : pour ceux parmi vous qui sont un tout petit peu avertis, ils savent que c'est la même chose, la femme qui n'existe pas - pour reprendre l'expression de Lacan - c'est aussi bien le père. Et c'est pourquoi Lacan en désignant cette fameuse exception, cet au-moins-un qui fait exception à la règle et qui fonde l'universel, le tout, il dira non, l'au-moins-une, il corrigera. Et c'est pourquoi viendra se glisser dans le langage religieux toute une sexualisation où bien entendu non seulement la divinité sera inévitablement amenée à prendre des traits féminins mais où le sujet, l'amoureux, le religieux se féminisera pour assurer soit la virilité de Dieu, soit vérifier une similarité avec lui, etc.

La dimension Autre, pour qu'un objet puisse être cause du désir, il faut qu'il vienne à la place Autre et la femme est donc la représentante naturelle de ce lieu Autre. Ne nous dépêchons pas de répondre pourquoi, comment, de quelle façon, d'où sortez-vous cette assertion..., pour le moment allons-y comme ça en traînant des pieds, dans la difficulté ; mais ça, ce que je suis en train de vous dire, ça reste sans cesse collé à la vérification clinique. Et puis aussi à des formules de Lacan, lorsque, par exemple, il dira « il suffit que vous aimiez une femme pour être hétérosexuel », même si vous êtes femme vous-même. Vous voyez comment la question de l'homosexualité ne peut pas se résoudre ni trouver comme ça des espèces d'explications faciles et passe-partout...

(...) la manière suivante, c'est que si l'objet cause du désir est Autre, eh bien, du même coup, vous ne pouvez plus vous identifier à lui. Et si la différence des sexes a ce caractère éminemment traumatisant et suscite toute cette littérature et toute cette émotion, et tous ces mouvements collectifs, et enfin je veux dire tout ce brouhaha et toute cette connerie, eh bien, c'est simplement parce que la différence des sexes, elle vient rappeler ceci, c'est qu'il y a de l'Autre, et que le désir est appendu à la préservation de cette dimension Autre.

Et si vous êtes dans une collectivité quelconque, familiale par exemple, il y a des vies familiales qui s'organisent pour évidemment, je dirais, fermer les volets, faire que la lumière ne rentre pas et que l'on se tienne tranquillement bien au chaud et que tout ce qui est de l'ordre de l'Autre soit soigneusement expulsé. Eh bien, comme vous le savez, en général des organisations qui sont défensives, si je puis dire, à juste titre puisque si cette dimension Autre est responsable du désir sexuel, elle est aussi responsable de toutes les difficultés que nous connaissons quant à sa réalisation puisque du même coup la réalisation du rapport n'est pas possible - du rapport sexuel. Et pourquoi pas le dire aussi, comme je le rappelle, du rapport au père, du rapport à Dieu qui n'en est que le versant narcissique de l'impossibilité : l'impossibilité du rapport sexuel, c'est l'impossibilité inscrite dans la relation objectale, et ce que je vous isole comme impossibilité du rapport au père c'est ce qui vient s'inscrire dans la dimension narcissique, c'est qu'il y a dans le narcissisme quelque chose qui ne peut pas aboutir puisque vous ne pouvez pas avoir un rapport établi avec le père puisque son lieu est Autre.

Et à partir de ce moment-là, il n'y a pas de rapport avec lui : c'est-à-dire qu'il appartient à une dimension arithmétique, numérique qui fait que vous ne pouvez pas faire comme dans les ensembles et mettre une flèche entre l'ensemble Z et puis l'ensemble dans lequel se trouverait un père et puis dire voilà, « moi, machin, je mets une flèche et j'ai rapport avec le père : voilà, le rapport est établi ». Non, vous ne pouvez pas ; vous ne pouvez pas parce qu'il est dans le réel. Etudiez les nombres réels et vous savez, quand vous avez un nombre réel, eh bien justement, vous n'avez pas un nombre établi puisque vous n'avez toujours pas toutes les décimales et vous pouvez aller aussi loin que vous voulez, ces décimales resteront toujours..., ce sera une suite absolument indéfinie, illimitée de décimales et donc ce nombre réel, vous pouvez l'encadrer, mais vous ne pouvez pas le saisir. Pire, vous pouvez l'encadrer entre deux extrêmes, mais vous ne savez pas en dernier ressort lequel il est et vous ne pouvez donc pas avoir de rapport établi à ce nombre.

Alors cette dimension Autre nécessaire au désir et qui est également la cause de toutes les offenses, donc du même coup nous pouvons éprouver, ressentir, voire de tous les efforts que nous pouvons faire pour..., y compris pour..., je parlais de l'offense narcissique, de l'offense objectale, aussi de l'offense de la pensée puisque la dimension Autre, ça veut dire, c'est la même chose, c'est conceptualisé par Gödel, ça veut dire que jamais ma pensée ne peut aboutir, ne peut conclure, elle se heurte à un impossible, ça veut dire ça aussi, ça veut dire qu'aussi captivante soit-elle, eh bien, il y a toujours quelque chose qu'elle rate, c'est ce qui revient dans la figure de l'obsessionnel avec la vigueur, la force que vous savez.

Alors, essayons là encore, si vous le voulez, de revenir à notre clinique toute bête, si difficile à comprendre malgré le caractère très typique des figures qui s'y produisent - ce sont toujours les mêmes figures qui y adviennent, c'est un ballet qui ne cesse pas, je dirais la chorégraphie n'est absolument pas renouvelée, ce sont toujours les mêmes dispositifs, les mêmes trucs, les mêmes pas de deux quand ce ne sont pas des pas de trois. Le problème de ce qui se passe pour l'enfant, garçon ou fille, avec son père ou avec sa mère, et le problème de ce que va être son identification sexuelle, alors là nous sommes obligés - c'est là-dessus que je vais avancer un petit peu avant d'arrêter cette première partie - alors là nous sommes obligés d'évoquer ceci : c'est que dans une famille, pour l'enfant, celui qui, comme vous le savez, est en position virile fait problème, puisque vous savez par coeur que ça ne recouvre pas le moins du monde la distinction anatomique des sexes.

Mais la vraie question n'est donc pas de savoir pourquoi ça ne recouvre pas la distinction anatomique des sexes, pourquoi, je dirais même de façon si fréquente, c'est une femme qui au foyer fait la loi - on va me dire que, je ne connais pas de statistiques là-dessus, je ne sais pas s'il y en a mais enfin dans ce que peut voir un psychanalyste, on peut dire que vraiment c'est ce qu'il peut y avoir de plus ordinaire - donc je dirais que la vraie question ne serait pas tellement qui est-ce qui fait la loi à la maison - quand on est psychanalyste d'enfants, on a tout de suite affaire à ça pour ce qui arrive au gosse dans ses orientations - mais de savoir pourquoi celle ou celui qui ne fait pas la loi se trouve « déchu ». Ça c'est très curieux ; c'est très curieux pourquoi ? C'est très

curieux parce que celui ou celle qui se trouve « déchu », qui ne se trouve pas en position de faire la loi, il n'est ni asexué, ni privé de phallus pour autant. Dans le cas de figure classique où c'est l'homme qui fait la loi, eh bien, une femme à la maison, ce phallus, vous le savez très bien, ce phallus si elle ne l'a pas, eh bien, elle l'est ce phallus, du verbe être, c'est elle qui l'est. Et donc, à partir de ce moment-là, si elle l'est, eh bien, en quoi est-ce que ça peut bien constituer une position de déception par rapport à celui qui l'a.

Nous nous sommes retrouvés, avec quelques uns d'entre vous d'ailleurs, récemment à Cordoue pour discuter de la scolastique médiévale. La scolastique médiévale est organisée depuis Aristote autour d'une spéculation qui concerne l'essence et l'accident. Moi, ce que j'aime beaucoup dans ladite spéculation, même si je n'en suis pas un spécialiste, c'est que c'est une question que le névrosé adore, la question de l'essentiel et de l'accidentel. Qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire : quels sont tous les traits auxquels je peux renoncer - autrement dit qui sont purement accidentels chez moi - sans pour autant renoncer à mon essence ? Dans la vie sociale, ça compte ce genre de spéculation ; dans mes relations avec autrui, par exemple, est-ce qu'il n'y a pas un moment où par politesse, pour participer, je dirais, au festin général, à la fête, est-ce que je n'ai pas été amené à renoncer à tel trait, par exemple, sans le savoir, sans y faire attention et qui fait que brusquement je me retrouve un peu dépersonnalisé, sans très bien savoir et en me demandant « qu'est-ce que je raconte, qu'est-ce que je fais, qu'est-ce que je dis ? ». Quel est le type de trait que je peux considérer chez moi comme accidentel et quel est celui qui ferait que son abandon me vaudrait ce sentiment de dépersonnalisation, d'avoir perdu mon essence, mon identité ?

D'abord, premier point, il est étrange que ce soit noué, lié, en général, à l'identification sexuelle : ça, c'est déjà étrange. Je veux dire par là que ça, c'est le genre de trait auquel si j'y renonçais, je pourrais avoir l'idée que « oui, alors là mon essence, ce qui constitue mon essentiel... » ; c'est très curieux, mais en tout cas dans, je dirais, la spéculation de l'avoir ou de l'être, il est bien clair que pour un homme, on voit très bien quel est le type de trait dont le renoncement lui ferait éprouver ceci, c'est qu'il ne se retrouve plus dans son identité ; donc que ce qui constituerait son essence, ce serait le fait d'avoir ce trait ou de ne pas l'avoir. Vous voyez le type de spéculation. Et si vous la poursuivez chez une femme, alors c'est là que c'est très curieux, et ça fait partie aussi de la spéculation, si je puis dire, de l'enfant. Quel est le trait chez une femme dont l'abandon équivaldrait pour elle au renoncement à son essence féminine ? Lequel ? Alors c'est là que l'imaginaire est beaucoup plus encombré, embarrassé : vous ne pouvez même pas aller chercher du côté des formes, ce n'est pas évident du tout, il suffit que la mode tourne, que la mode change et que la mode veuille qu'un corps de femme soit androgyne par exemple pour que du même coup vos petits repères fantasmatiques..., pouf, ils tombent ! Eh bien, justement, c'est qu'il n'y en a pas là de trait. Et il n'y a pas de trait tout simplement pourquoi ? Eh bien, parce que le phallus, elle l'est : c'est-à-dire que vous pouvez à la limite lui retirer tout ce que vous voudrez, ça reste une femme. Et je dois dire qu'il en est qui savent très bien ce genre de choses et qui savent rester femme en dépit, je dirais d'un certain nombre de marques, en dépit d'un certain nombre d'avatars.

Pour vous faire entrer dans cette réflexion, j'étais parti de la question : qu'est-ce qui fait que pour l'enfant celui qui ne l'a pas - et il y a le phénomène que tout le monde connaît très bien dans l'enfance, le moment où le gosse repère la différence des sexes et où il voit s'engager ces

problèmes de toutes les cours de récréation, à rejeter celle qui ne l'a pas parce qu'elle est inférieure, parce qu'elle est déchue, parce que... etc., et à ne vouloir que se cantonner dans le petit groupe des copains où là, on est bien tranquille, on est les durs, on est les garçons, etc. Alors que, phénomène de structure, la femme, du fait même d'être en position Autre, ce phallus qu'elle n'a pas, elle l'est. Et c'est même le fait de l'être..., c'est-à-dire l'être, je l'ai précisé il y a un instant, par opposition à l'avoir, c'est-à-dire que vous ne pouvez pas le lui retrancher du fait qu'elle est à cette place, le fait de l'être, pour ne plus l'être il faudrait qu'elle change de place, qu'elle change de côté. C'est même ce qui lui donne, je dirais cette virilité fondamentale, foncière ; je veux dire un rapport avec le phallus, je dirais plus direct, moins médiatisé que celui de l'homme. Et je m'amuse avec des considérations vaseuses du genre, quand vous voulez faire représenter Bonaparte au théâtre, vous allez chercher Madame Sarah Bernard ; la meilleure façon, pour jouer ce genre de personnage, vous prenez une femme, et c'est très bien comme ça, et ça passe très bien comme ça.

Je vous amène à ce point de difficulté, je brouille vos idées pour que vous perceviez combien notre façon traditionnelle d'opérer dans ces problèmes reste difficile, reste confuse et combien donc la question de l'identité sexuelle, c'est-à-dire du fait de l'être ou de l'avoir, pour le moment, au point là où j'en suis, reste indécidable : c'est-à-dire qu'est-ce qui fait penser que le fait de l'être serait moins phallique que le fait de l'avoir ! Et d'ailleurs il y a des gens que l'on appelle des homosexuels masculins et qui, par exemple, éprouvent parfaitement ce type de problèmes et le résolvent à leur façon : c'est-à-dire que ce serait plutôt en l'étant, le phallus, c'est-à-dire en se mettant du côté féminin qu'on peut l'affirmer et se trouver en quelque sorte habité par lui et garanti par lui.

Alors, vous avez là une objection qui consiste à dire - et elle est tout à fait fondée - qui consiste à dire : l'homme, il l'a, mais en tant qu'il ne l'a pas ; la castration, ça veut bien dire que pour être un homme, pour l'avoir, il faut qu'il y renonce, qu'il renonce à le posséder ce phallus, qu'il renonce à en être le maître. Il faut que de l'autre lui vienne, en retour, cette sorte de don qui le lui reconnaisse. C'est en tant qu'il ne l'a pas que l'homme est susceptible de l'avoir puisqu'il doit passer par la castration pour l'avoir. Ce n'est pas une donation immédiate, comme on donne un héritage ; et je dirais même que c'est tout le problème des héritages, je veux dire de quelle façon ça les dévoie, ça les perturbe. Et de même pour une femme, ce phallus, elle l'est mais en tant justement qu'elle ne l'est pas puisque « La » femme n'existe pas ; de telle sorte qu'une femme, eh bien, elle n'a d'autre choix que de s'engager dans la mascarade phallique, c'est-à-dire de faire semblant d'être une femme. Et de même le type, comme vous savez, il y a aussi chez lui une dimension de mascarade virile, aussi. D'une certaine façon, il faut qu'il fasse celui qui l'a.

Autrement dit, toutes ces références, ces passages par l'imaginaire que je suivais il y a encore un instant à propos de l'être ou de l'avoir, ce passage par l'imaginaire ne prend finalement d'assise fonctionnelle, ne trouve d'assise fonctionnelle - je veux dire en tant qu'il faut que le sexe soit fonctionnel, c'est en tout cas ce qu'on peut espérer aussi bien pour un homme que pour une femme, on peut quand même le leur souhaiter - ne prend assise fonctionnelle qu'à la condition d'une opération symbolique tout à fait étrange, puisque j'évoquais à l'instant qu'on ne l'a qu'à la condition de ne pas l'avoir, on ne l'est qu'à la condition de ne pas l'être, une opération symbolique tout à fait étrange et qui s'appelle, que la théorie appelle la castration. Et dont il est cliniquement

avéré que pour que l'identité sexuelle en quelque sorte ne soit pas, je dirais, soumise aux aléas des circonstances - par exemple à la possession de tel objet, ça c'est quand même une grande circonstance, ça marche avec tel objet, mais si cet objet-là vient à manquer, pouf, plus rien ne va par exemple - eh bien, nous savons, vous vérifiez que pour que ça marche indépendamment de la circonstance occasionnelle, il importe que toutes ces spéculations de l'imaginaire passent par l'effet du symbolique et de telle sorte que l'identité sexuelle ne soit plus servie du caractère très privatif de l'objet, du caractère exceptionnel de l'objet auquel il s'est attaché.

Mais vous voyez, en continuant comme ça mon cheminement, j'ai laissé quand même cette grande question : c'est-à-dire pourquoi n'est-il pas plus facilement reconnu que c'est celui ou celle qui est en position Autre qui se trouve dans un rapport phallique ou dans une présentification phallique privilégiée, privilégiée par rapport à celui-là même qui serait en position, du côté de faire la loi ? Est-ce un pur trait culturel chez nous ? Est-ce une façon, comment dirais-je, est-ce une façon de mentir, une façon collective de mentir sur ce qu'il en est de la réalité, c'est-à-dire une façon de, pourquoi pas, de vouloir sauver les hommes, et donc peut-être du même coup notre rapport au père ? Je n'en sais rien moi..., c'est une question, mais c'est en tout cas le type de question que tous les enfants se posent ; ils l'oublient plus tard, ils sont beaucoup plus intelligents que nous quand ils se la posent, nous leur cassons les pieds - nous les empêchons en général de la développer cette question - mais eux, ils l'éprouvent directement ça. Tous ceux d'entre vous qui êtes analystes d'enfants, vous voyez tous les jours des enfants qui ont là-dessus des aperçus, des flashes absolument transcendants. Ils savent parfaitement tout cela et il y a chez eux toute une spéculation sur quoi ? Sur finalement ce qui serait, si je puis dire, le meilleur côté ; quel serait le côté le plus avantageux : le côté garçon ou le côté fille ?...

(...) sont tout aussi embarrassés. Et que si cela est vrai, que l'un et l'autre côté sont tout aussi embarrassés - je veux dire que la castration n'est pas moins à l'heure d'un côté que dans l'autre, qu'on n'est pas plus dans un rapport privilégié au phallus d'un côté que dans l'autre, je veux dire que nous sommes dans une économie où tout se paye, si vous gagnez quelque chose à tel endroit, vous le dépensez, vous le perdez de l'autre - et donc que si cela est vrai, eh bien, à partir de ce moment-là, il est peut-être plus légitime de s'en remettre à..., à quoi ? Alors l'anatomie, c'est le destin ? C'est une blague cette histoire. Vous vérifiez tous les jours dans votre clinique que l'anatomie ce n'est pas le destin du tout, du tout... On a presque envie de dire que l'anatomie est une provocation à aller contre le destin, que c'est justement du fait qu'on se retrouve homme ou femme qu'il y aura justement l'envie de faire la nique au destin. Est-ce qu'il faut s'en remettre, en dernier ressort, au pouvoir du symbolique, c'est-à-dire qu'il y a là ce trait unaire, le signifiant qui nous dit homme ou femme et que nous avons donc du même coup notre place à tenir : c'est très important. Et surtout si l'on suppose que ce signifiant est articulé de la bouche d'une autorité ancestrale, qu'elle soit religieuse ou bien nationale ou familiale et qui veut que nous contribuions à entretenir l'arbre dont nous sommes les rejetons, que nous avons le devoir en quelque sorte de le faire fructifier et donc que nous avons à tenir notre place d'homme et de femme, place symbolique, en tant que membre d'un arbre à qui nous devons la vie et donc nous lui devons en retour d'ajouter un rameau à celui que nous avons nous-mêmes constitué et que nous allons, je dirais, faire tomber avec notre mort et que nous avons donc comme cela à faire que l'arbre continue de croître, de pousser. Ça compte, c'est très important.

Mais enfin, vous voyez que cette spéculation trouve son véritable sol, son véritable terreau, son véritable terrain là où on ne l'attendait pas - et je m'arrête là-dessus - c'est-à-dire sur le fait que si le sexe c'est ce qui vient pour nous présentifier la dimension de l'Autre, si la dimension de l'Autre est la condition de sa possible réalisation, de la présence du désir parmi nous, eh bien, cette dimension de l'Autre, c'est aussi fondamentalement ce que nous ne voulons pas. Et que là où nous pensions trouver en quelque sorte avec le problème sexuel et l'identification sexuelle, je dirais le dernier terme de notre monde, je veux dire le dernier point de discussion, je veux dire ce qui serait le référent dernier de toute articulation et de toute orientation y compris identificatoire, eh bien, nous voyons qu'en réalité la question du sexe est prise dans une autre question. Je veux dire qu'elle a besoin d'être relativée : elle n'est pas le point fixe, mais chaque fois que le sexuel est pris, comme le voudrait l'Oedipe, comme le point fixe à partir duquel nous aurions à distribuer toutes nos autres questions, nous sommes sûrs de nous perdre.

Il faut garder à l'esprit que le sexuel est lui-même une façon de nous défendre contre cette vérité qu'il y a de l'Autre et que c'est cette dimension-là qui nous est insupportable, intolérable. Et que c'est de l'Autre, contre l'Autre que nous voulons oublier, y compris par le sexuel ; c'est-à-dire, par exemple, dans ce qui est, comme vous le savez, la recherche si fréquente dans le couple d'une identification réussie des deux partenaires : le partage des tâches, je veux dire une espèce de compagnonnage ou de confraternité ou de copinerie, plutôt que l'acceptation, la reconnaissance comme fait premier, primordial du fait que si le couple tient, ça n'est que parce qu'il est traversé par une ligne, il y a une ligne qui passe entre les deux qui fait que dans le foyer, à l'intérieur même du foyer, il y a de l'Autre. L'Autre, il n'est pas dehors, dans la rue ou chez le voisin - c'est-à-dire l'Autre paranoïaque auquel nous avons si souvent à faire - mais que l'Autre, il est dans la maison même. Toute la nostalgie du *Heim*, la maison, elle tourne autour de ce qui serait justement la faculté d'évacuer la dimension Autre ; qu'on serait comme cela dans un lieu qui en serait protégé ; d'où du même coup quand le *Heim* est réussi le *Unheimlich* que cela provoque, évidemment. Bon, allez voilà, si vous le voulez, pour ce préalable.

II.

On va parler un peu de ce qui arrive à la petite fille ; enfin, on va essayer parce que c'est évidemment beaucoup plus compliqué pour elle. Car le garçon et la petite fille sont partis tous les deux d'une position virile ; or le garçon, lui, il n'a pas à voyager beaucoup, il y reste.

Mais pour la petite fille, c'est évidemment beaucoup plus compliqué, puisqu'elle fait comme le petit garçon, c'est-à-dire qu'elle passe par la castration. Alors qu'est-ce que ça veut dire passer par la castration ? Ça veut dire que, par exemple, elle va renoncer..., s'il est vrai que dans le mythe oedipien, l'objet d'amour est la mère, mais pour elle, ça ne s'arrête pas là puisqu'elle va devoir aussi changer sa propre place : le lieu où elle se tenait jusque là, comme le petit garçon, ne s'avère plus le bon.

Et il y a là-dessus un très bel article, toujours très intéressant de Freud qui s'appelle *La Féminité* - article des années 1920 - et qui est, je dois dire, extrêmement émouvant parce qu'il essaie d'expliquer que la sexualité, l'érogénéité de la petite fille doit se déplacer de la zone clitoridienne, où elle est donc identique à celle du petit garçon, doit se déplacer à la zone vaginale et où il a cette formule absolument stupéfiante : pour qu'elle puisse s'accomplir dans sa féminité, il convient qu'elle conserve un peu de virilité, mais pas trop. Avouez que c'était là une prescription, une ordonnance un peu délicate à, non seulement à comprendre, mais aussi à réaliser. Mais en tout cas, ce que nous pouvons, nous, retenir c'est la façon dont devenir une petite fille, ça implique un changement de place. Alors Freud essaie de l'expliquer par le déplacement de l'érogénéité, du lieu de l'érogénéité. Ce qui n'est pas sans vérité, comme nous le savons, ce qui en plus a un support clinique indiscutable, mais qui va bien au-delà puisque, ce qui est vrai c'est que la petite fille là ne va plus pouvoir se tenir au même lieu de compagnonnage avec le garçon et qu'il lui faut venir à la place Autre. Pour se tenir comme femme, il faut qu'elle accepte de déménager, d'opérer ce déplacement et de venir au lieu Autre : c'est-à-dire aussi, d'une certaine façon, de devenir étrangère à elle-même. Et c'est bien souvent, je dirais, l'un des modes de représentation correcte de la féminité : les représentations cinématographiques ou artistiques ou picturales, je dirais, de devenir autre à soi-même.

Alors, il est vrai qu'en ce lieu, elle n'est pas seule : c'est un lieu habité, le lieu Autre, puisqu'en particulier, il est habité, comme nous le savons, par les dieux ou par le Dieu, par le Père. Et d'une certaine façon, une femme, comme je l'évoquais tout à l'heure, est l'une des représentations actives, actuelles, présentes de la divinité. Ce n'est sûrement pas un hasard si une religion pourtant monothéiste a forcément dû inclure un culte marial dans son intérieur ; ça correspond à un besoin, je dirais, psychique, une espèce d'exigence intérieure. Donc, en ce lieu, assurément elle n'est pas seule, et, comme je le disais tout à l'heure, elle y trouve dans le rapport au phallus une identification qui, lorsqu'elle est sublimée, nous donne ce que sont, je dirais, tant de femmes c'est-à-dire des saintes femmes. La sainteté impliquant, comme vous le savez, deux choses, enfin plusieurs. D'une part, une grande générosité c'est-à-dire le sacrifice de soi ; quand on est saint, on n'agit pas pour soi, pour son bénéfice, pour ses intérêts, on se donne, on se donne à qui ? On ne se donne pas, on se donne à tous.

Bizarrement, moi, j'ai eu à intervenir récemment dans une journée qui se tenait à l'Unesco sur la prostitution, c'était une honorable association, très bien, qui s'occupe de récupérer les prostituées, qui essaie de les réinsérer et qui s'appelle le NID - c'est joli tout de même. J'ai dû leur faire remarquer que les prostituées, la prostitution et la sainteté, d'une certaine manière, ce n'était pas très loin. On peut dire aujourd'hui des choses pareilles, ce qui n'est déjà quand même pas mal ; que ça puisse être dit, peu importe comment c'est entendu, mais en tout cas, on ne vous fait pas passer par la fenêtre quand vous dites ça, ce qui est déjà notable. Je leur ai fait remarquer un certain nombre de choses à propos des prostituées. Le rapport à l'argent des prostituées, personne n'a jamais connu une prostituée qui s'enrichisse, par exemple, ça n'existe pas : leur fric, elles le claquent, elles le dépensent, elles ont un rapport à l'argent, aux biens matériels qui est tout à fait spécial.

Et puis, alors, elles ont aussi ce trait qui est justement l'un des traits de la sainteté : il y a la générosité, le don à tous et puis il y a aussi le rappel constant de la loi morale, de ce qu'il faut et de ce qu'il ne faut pas, de ce qui est bien et de ce qui n'est pas bien. Il y a une espèce de jugement moral permanent, je veux dire que le côté qu'on pourrait appeler castrateur de la fonction en tant que le phallus, c'est-à-dire Φ , le représente, eh bien, il est sans cesse rappelé par celle qui vient à cette place. Et elle est en quelque sorte comme si elle venait dire : « Je me donne à vous, mais c'est pour que vous soyez en quelque sorte tellement satisfait que, eh bien voilà, ça vous calme une bonne fois ».

Ça, je ne vous évoque cet aspect-là que pour vous souligner là encore combien les déterminations structurales commandent tout le reste : je veux dire comment nous sommes le jouet des déterminations structurales.

A partir de là, revenons de façon encore plus directe à la clinique, et prenons des phénomènes cliniques massifs concernant le problème de l'identification sexuelle. Par exemple le phénomène du transsexualisme. Il se trouve que j'ai été amené à connaître un certain nombre de transsexuels dans la mesure où ils étaient amenés à Sainte Anne dans des états souvent de détresse et que donc il fallait s'en occuper. Qu'est-ce que l'on voit chez le transsexuel et y compris dans cette exigence qu'avait un certain nombre de subir une éviration ? Ce que l'on voit chez eux, c'est premièrement, ce que je vous disais tout à l'heure, c'est-à-dire que le phallicisme n'est jamais tant soutenu et affirmé que par la position féminine, n'est jamais tant accompli que par la position féminine. Et donc, s'ils veulent eux-mêmes se réaliser parfaitement, eh bien, ça ne peut être que dans une position de femme. Alors évidemment là-dessus, il faudrait rentrer dans ce que serait la biographie de chacun, ce qu'a été le rapport à une mère qui était seule au foyer, qui a dû s'occuper de tout, un père inexistant ou de passage, enfin tout ce que vous voudrez. Mais il est bien évident qu'ils trouvent dans la faculté de séduction, dans le pouvoir, dans l'emprise exercée par une femme - la faculté de séduction et donc de commandement - la possibilité d'être cette espèce de point de captivation et de dépression et qui fait que tout vient en quelque sorte converger et confluer en ce point, point d'admiration. Eh bien, ils trouvaient là une réalisation, une façon de se réaliser phallicement alors qu'en général, ils n'avaient aucun support du côté viril, ils n'avaient aucune référence ni aucun modèle viril susceptible de venir leur apporter là quelques appuis que ce soit. Ça n'est donc que du côté femme qu'il leur était possible de venir soutenir cette valeur,

l'accomplir, et dans ce qui était, comme vous le savez, pour la plupart d'entre eux, un masochisme tout à fait consommé, je veux dire le masochisme fait partie de la dimension, en général, de la dimension du transsexuel.

Un certain nombre d'entre eux étaient brésiliens, c'étaient les Brésiliens du Bois de Boulogne. Je n'épiloguerai pas là-dessus, mais l'histoire du Brésil en tant que tel ne venait que mieux contribuer, si je puis dire - l'histoire du Brésil en tant que pays colonisé - les problèmes posés à des Brésiliens de souche pour accéder à une virilité qui ne soit pas d'emprunt, celle du colonisateur, eh bien, ce pour quoi ça n'est que dans ce refuge, si je puis dire féminin, qu'ils pouvaient trouver l'accomplissement de leur ambition, c'est-à-dire d'être reconnus, d'être aimés, d'être désirés et d'exercer un certain pouvoir. Allant jusqu'à, bien entendu, l'exigence d'éviration, dans la mesure où il y a dans ce cas-là la croyance que La Femme existe ; et, comme vous le savez, ce sont d'ailleurs de fort belles femmes, de fort belles femmes très anxieuses et très inquiètes - vous voyez, je parle d'elles au féminin : c'était un débat dans le service, est-ce qu'il fallait parler d'elles au féminin ou au masculin - très anxieuses et très inquiètes de ce qu'était sans cesse leur apparence. Et donc cela les exposait à une très grande fragilité narcissique.

Prenons d'autres exemples. Prenons le fameux cas de Freud, la jeune homosexuelle. C'est une observation, je me permets de vous le faire remarquer très étrange. Voilà une jeune fille brillante, intelligente, belle et qui se jette du haut d'un pont parce que son père l'a vue en compagnie d'une dame qu'elle est en train de courtiser. Et explication de son acte : est né récemment au foyer un enfant, autrement dit, le père a fait un enfant à sa mère, alors que, je crois que c'est Freud qui le dit, la fille était à l'âge où elle l'attendait elle-même, elle le voulait elle-même du père ; et voilà que c'est la mère qui l'a. Et insistance, enfin Freud met l'accent sur le jeu de mots *niederkommen*, mettre à bas ou venir à bas et à la limite il explique le fait qu'elle se jette du haut d'un pont par la similitude du mot *niederkommen* - venir en bas, venir à bas, mettre à bas - avec l'accouchement. C'est tout à fait étrange comme observation parce qu'après tout le nombre de foyers, de ménages où il arrive à une adolescente que sa mère soit enceinte, il n'est quand même pas petit ce nombre ; et est-ce qu'une fille réagit forcément chaque fois en adoptant du même coup une position homosexuelle ? Et au point, position homosexuelle qui n'est pas quelconque puisque le fait que le père la voit en train de, simplement, accompagner une femme, d'être en compagnie d'une femme, rien de plus, dans la rue, c'est que le père le voit ça..., elle se jette du haut d'un pont. Comment rendre compte psychanalytiquement de cette histoire dans laquelle Freud dira lui-même comment il s'est fourvoyé et Lacan dira aussi comment Freud s'est fourvoyé de refuser de croire à ce que cette jeune fille a pu lui dire en analyse, c'est-à-dire que Freud n'a pas voulu s'en laisser compter quant au transfert, c'est-à-dire croire que finalement elle en revenait, cette jeune fille à attendre d'un homme l'amour et l'enfant qu'elle aurait voulu ; et que Freud dans le transfert lui aurait témoigné que c'était de la poudre aux yeux, que ce n'était pas vrai et c'est à la suite de l'intervention, dans cet esprit, faite par Freud, que cette jeune fille a arrêté son analyse.

Moi je trouve que le problème reste. La question du déterminisme chez elle - premièrement de l'homosexualité, deuxièmement de son geste et troisièmement du devenir dans la cure - reste problématique. Est-ce que, par exemple, on n'aurait pas envie de dire que cette jeune fille aurait aimé montrer à son père qu'elle était un vrai homme, je veux dire qu'elle allait jusqu'au bout de

son désir ? Autrement dit qu'est-ce qui l'aurait arrêtée, elle ? Et la preuve d'ailleurs que rien ne l'arrêterait ! Autrement dit, est-ce qu'on irait jusqu'à dire que ce qu'elle voulait donner, c'était une leçon à son père sur ce qu'il en était d'une virilité qu'elle aurait aimé..., aimé quoi ? Parce qu'il est là le problème. Si ce qu'elle lui reprochait, c'était au fond sa castration, c'est-à-dire de respecter sa fille ; ou est-ce qu'elle avait - nous ignorons bien entendu les détails de l'observation, il faudrait bien entendu en savoir bien plus que ce que Freud en dit ou en savait -, est-ce qu'il y aurait eu comme une promesse tacite et effectivement déçue entre ce père et cette fille, on n'en sait rien. Mais là encore, je veux vous faire remarquer combien cela reste, heureusement pour nous, énigmatique. Et je dis heureusement parce que cela vous témoigne qu'il y a toujours sur ces questions à travailler.

Dora, la jeune hystérique ; alors là voilà autre chose puisque si la jeune homosexuelle, c'est de son père qu'elle attendait tout, Dora, elle, ce n'est pas de son père qu'elle attendait un accomplissement, de s'accomplir, elle l'attendait de Madame K., d'une autre femme, qu'elle lui donne la clé, nous dit Lacan de sa féminité. C'est-à-dire que de quelque côté que vous vous tourniez, ce que vous rencontrez en dernier ressort, c'est la présence - dans aussi bien notre réalisation personnelle que dans l'accomplissement de nos relations qu'elles soient sociales ou sexuelles - la présence d'une impossibilité et les diverses façons dont nous cherchons à la contourner ou à la réduire, toute notre clinique psychanalytique, c'est-à-dire finalement la façon dont nous nous comportons, ça n'est rien d'autre que le récit de nos tentatives névrotiques ou perverses pour résoudre le problème auquel nous sommes confrontés. Et ce qui est le problème du psychanalyste, c'est que nos tentatives sont, en général, le plus souvent défectueuses : défectueuses ça veut dire que, premièrement, elles sont inefficaces, deuxièmement, elles sont génératrices d'insatisfactions, troisièmement d'inhibitions et de difficultés diverses, et ainsi de suite

Ce qui fait qu'au point où nous en sommes - c'est-à-dire du fait que la psychanalyse a cent ans, du fait qu'elle a indiscutablement pénétré dans les esprits, dans les moeurs, etc. - la question est de savoir quel est le mode de réponse qui ne serait pas névrotique à la question : ni névrotique, ni pervers. Je vous ai parlé tout à l'heure de l'homosexualité féminine, j'avais souligné que l'homosexualité féminine implique la dimension de l'Autre puisque c'est une autre femme qu'une femme aime...

(...) Dans l'homosexualité masculine, c'est évidemment différent, sauf lorsque, mais ce n'est pas tellement apprécié semble-t-il, un des partenaires fasse comme ça ce qui est appelé « faire la folle », la féminité prenant là un aspect masochiste de dérision : ce qui est recherché étant beaucoup plus du côté de la similitude. Il reste que la dimension Autre, dès lors qu'il y a un désir vient inmanquablement le réintroduire avec tous les conflits qu'elle engendre : je veux dire que tout le balancement se fait entre une similitude accomplie qui détruit le désir ou bien la résurgence du désir en tant qu'elle est conflictuelle puisqu'elle réintroduit la dimension Autre que l'homosexualité était censée résoudre. Ce qui fait qu'en général, en tout cas ceux que j'ai pu connaître, les couples homosexuels mâles se trouvaient coincés là encore par l'impossibilité de s'en sortir. L'homosexualité n'étant pas plus une façon de s'en sortir que l'hétérosexualité.

Alors si nous avons à tirer des leçons pratiques de tout cela, qu'est-ce que nous aurions-nous à faire remarquer. Premièrement, que le débat sur la sexualité, qui est le propre de notre société depuis un certain nombre d'années, est un débat complètement périmé, suranné et je pense que ça frappe de plus en plus, la médiocrité, la sottise de ce débat ou de la guerre des sexes : je veux dire que l'on voit très bien que ça ne peut pas aboutir, que ça n'aboutit à rien spirituellement d'intéressant. Si ça aboutissait au moins à des choses spirituelles, mais on voit bien le type de... ; c'est comme..., c'est un labyrinthe, c'est-à-dire que vous passez systématiquement par les mêmes coins, phases et puis c'est tout.

S'il était tenu compte de la psychanalyse, ce que l'on ne voit dans les couples..., c'est cela que je trouve toujours admirable, et si vous mêmes voyiez la psychanalyse prise en compte, en acte dans un couple, je pense que ça vous surprendra beaucoup, car il est toujours remarquable de voir comment les couples, y compris les couples qui sont constitués de psychanalystes, replongent, en général, dans la problématique commune, avec une virulence d'autant plus grande qu'il y a toute une série d'explications psy qui viennent fournir des munitions à la guerre, alors ça la rend encore plus féroce puisque ça implique..., on se jette des vérités à la figure, des vérités ! Alors ça fait mal la vérité et puis c'est irrécusable, alors... bon. Mais imaginons un instant que la prise en compte, la prise au sérieux du discours psychanalytique soit telle que les partenaires en cause - quels qu'ils soient qu'ils soient hétérosexuels ou homosexuels, quelle importance - les partenaires en cause tiennent compte de ce qu'ils savent, c'est-à-dire que du fait qu'a priori et de structure, ils ne parviennent pas à faire couple, ils ne parviennent pas à se rejoindre, ils sont chacun en des lieux différents, il n'y a pas de rapport. Et que si jamais ils cèdent à la tentation de la similitude, de la complémentarité, de la fraternité, de la soeurorité, du copinage, etc., ça n'en est que pire. Comment d'autre part vont-ils respecter ce qu'il en est de leur désir réciproque et dont ils savent l'un et l'autre qu'il n'est pas simple, je veux dire que l'affirmation de l'unicité de l'objet est une affirmation qui n'est pas incluse dans le processus du désir lui-même, puisque le désir, c'est fondamentalement toujours le désir d'autre chose. Ah, c'est embêtant ça..., c'est bien embêtant. Ça, ce n'est pas la paix du foyer.

Comment se débrouiller avec tout cela ? Autrement dit, comment respecter ce que chacun d'entre nous peut devoir au sexe sans pour autant, je dirais, tomber soit dans la routine, soit dans la provocation vaine ? Vous voyez que je vous repose la question de l'éthique propre à la psychanalyse, car une éthique, ça concerne primordialement le rapport au sexuel. Ce qui est admirable, c'est que ce qui nous fait défaut, autrement dit des lois, des prescriptions, eh bien, c'est aussi notre chance puisque s'il y avait là-dessus des lois..., supposons qu'un psychanalyste nous écrive les lois du mariage parfait, vous vous doutez bien qu'aussitôt chacun s'emploierait, ces lois, à vouloir les tourner : les lois, c'est fait pour ça. Lacan le faisait si bien remarquer : les dix commandements, nous passons notre temps à y contrevenir. saint Paul le disait déjà : sans la loi, je ne connaîtrais pas le péché. Ce n'était pas idiot. On peut aimer ou ne pas aimer saint Paul, mais en tout cas, ce n'est pas mal ce qu'il avait dit là, c'est vrai. Nous sommes quand même ainsi faits que ce que nous ne voulons pas, c'est aussi ce que nous désirons. C'est quand même bizarre. Ce que je suis en train de vous dire c'est simplement la formule du fantasme.

Alors donc, vous voyez, je pousse pour nous, pour vous et pour moi en ce point d'une spéculation de : qu'est-ce que serait un type de relation qui tiendrait compte de l'existence du discours psychanalytique, c'est-à-dire de cette espèce de vérité que je suis en train simplement très rapidement de rappeler, de mentionner de la part de partenaires qui seraient décidés à en tenir compte et qui voudraient à partir de là, quoi ? Ça les regarde. Je ne peux même pas dire, voudraient se retrouver ou se réunir, que ce serait déjà trop en dire. Ça les regarde. Et c'est ça qui est tellement gênant, c'est que ça les regarde : c'est-à-dire qu'ils ne trouvent pas dans l'Autre de prescriptions sur ce qu'il y aurait à faire. Quand on trouve des prescriptions sur ce qu'il y a à faire, ça permet déjà de venir y manquer. C'est déjà formidable. Mais quand il n'y a pas de prescriptions...

Je dois vous dire que je suis, pour ma part, convaincu que les choses bougent et que vous verrez sûrement les transformations agissant, les modifications s'exerçant en ce domaine. Je veux dire que le caractère névrotique de notre sexualité - parce que je ne suis pas rentré dans les problèmes typiques des hystéries, de l'identification hystérique, de l'identification obsessionnelle dans le rapport à l'identité sexuelle, j'aurais pu, c'est facile, c'est gagné à tout coup de parler de ça puisque chacun aussitôt y retrouve les repères qu'il connaît, j'ai laissé tomber le plus facile. Mais vous voyez, est-ce que ce ne serait pas commencer une toute nouvelle histoire que de tenir compte, pour un couple, de toutes ces déterminations en tant qu'elles sont actives, qu'elles sont présentes, et qu'à partir de là, il y a pour eux, s'ils s'apprécient, s'ils s'aiment, s'ils se désirent, il y a pour eux à trouver. C'est en ce sens que l'invention dont parlait Lacan, je dirais, trouve, a un justificatif ; autrement il suffirait que l'analyste écrive un savoir-vivre. Ce qu'il y a d'encore heureux c'est qu'il n'écrit pas de savoir-vivre. Ce qui est, de temps en temps comme ça, le fantasme que je caresse, c'est d'écrire un traité de non-savoir-vivre - ça pourrait être de quelques portées - posé au départ, au principe, ça traite que, le plus souvent, le plus communément, nous ne savons pas comment faire quand..., et que baliser ce terrain-là, à partir de ce non-savoir fondamental, ça permet déjà de gagner du temps, c'est-à-dire de ne pas avoir à accumuler un certain nombre d'expériences pour être un peu plus au clair.

Patrick nous disait tout à l'heure que l'Association a dix ans ; c'est vrai qu'elle se porte plutôt bien, c'est vrai qu'on y travaille beaucoup trop, je dois dire, le nombre de journées qui se succèdent est assurément excessif, elles sont en général intéressantes, ce qui est déjà notable, on ne s'y ennue pas, chacun perçoit que quand on aborde un sujet, il n'est pas enfoui, il n'est pas..., il sera un peu question de lui quand même. Et je racontais donc, au cours de notre entracte, que la surprise des dernières journées que nous avons eues à Cordoue a été la suivante - je vous le dis sans vraiment..., je crois en toute sérénité, sans aucunement me monter la tête là-dessus, il en faudrait beaucoup plus - eh bien, la surprise, et je pense que Maria pourrait le confirmer s'il le fallait, c'est de constater que des universitaires qualifiés et de haut niveau confrontés à notre ignorance à nous, psychanalystes, sur le thème dont il était question à Cordoue - c'est-à-dire la scolastique médiévale, Ibn Rochd, Maïmonide, saint Thomas dont malgré nos éventuels efforts, nous ne sommes aucunement des spécialistes - eh bien, donc que ces spécialistes de haut niveau présents dans notre colloque ont été d'abord stupéfaits et ensuite ils ont les uns et les autres, en général, affirmé, soutenu le caractère passionnant des journées qu'ils avaient vécues.

Vous savez que les colloques de spécialistes, c'est en général complètement rasoir. Et nous en avons rencontré à Paris avant ces journées et je dois vous dire que les dîners passés avec eux, c'était particulièrement rasoir : je veux dire qu'il n'y avait strictement rien à en apprendre de ces gens hautement érudits - et on a rencontré les meilleurs -, rien ! Alors bon, ils nous parlaient comme à des bébés, d'accord, ce n'est pas grave, mais on aurait aimé qu'à nous, bébés, ils disent des choses intéressantes : ce n'était absolument pas le cas, rien. Et nous, avec notre ignorance, nous leur avons rendu sensible premièrement, le fait que ces choses mortes à quoi ils s'intéressaient étaient éminemment actuelles, deuxièmement, que la psychanalyse venait faire sauter là un certain nombre de bouchons, un certain nombre d'obstacles et ce qui fait que brusquement l'esprit se mettait à circuler dans tout cela et du même coup ces types devenaient passionnés sur ce qui se racontait. Et si le colloque a souffert de quelque chose, c'est que le programme était tellement abondant qu'un certain nombre de gens tout à fait qualifiés n'ont pas pu dire tout ce qu'ils avaient sur le coeur ; mais c'est très bon signe qu'ils aient eu tant de choses sur le coeur : ça voulait dire que ce qui s'était raconté là les a tellement touchés qu'ils voulaient à tout prix avoir la possibilité que ça sorte. Or ce n'est pas sur des points d'érudition que nous les avons taquinés, ce n'est pas là-dessus.

Donc si vous voulez, notre surprise de constater que, confrontés à des gens prévenus contre nous, absolument prévenus, et le disant, s'ils sont venus, c'est parce qu'au fond le voyage à Cordoue, c'était plutôt sympa... Eh bien, aussi bien à la cérémonie de clôture qu'ensuite jusque dans l'avion et même après, moi j'ai encore reçu une lettre d'un éminent prof qui manifestement n'a qu'un désir, c'est que le travail avec nous se poursuive. Je prends ça de façon extrêmement sympathique, aussi bien de leur part que de la nôtre. De la nôtre parce qu'il me semble qu'il y a là un phénomène qui se passe : nous avons - et Patrick et Maria en sont témoins - actuellement en discussion dans l'association le problème de la passe. Mais s'il existe un lieu qui soit organisé de telle sorte que, lorsque l'on vient y parler, on se trouve, du fait de l'auditoire, du fait de l'organisation, du fait des principes, automatiquement pris, je dirais, dans une série de relations qui font que l'on est amené à parler comme si on avait fait la passe, c'est-à-dire comme si on avait renoncé ou comme si on n'était plus obnubilé par ce point fixe que constitue pour chacun les modalités de sa jouissance à lui et qui sont le piquet organisateur du système avec lequel il appréhende le monde, eh bien, que si ce lieu existait, il justifierait tout à fait l'existence de groupes psychanalytiques. Enfin, ce ne serait plus de la convention sociale et puis une façon de répondre aux nécessités sociales diverses : ce serait vraiment un lieu effectivement de travail et ça résoudrait aussi pour nous le problème de la passe, un problème difficile et sur lequel nous hésitons à juste titre.

L'identification sexuelle fait partie du point fixe de chacun. Pourquoi je dis : point fixe ? C'est parce que dans le jeu du signifiant, tout point fixe est un point de stase qui vise à réorganiser les systèmes pour faire oublier le fait qu'on n'a affaire qu'à du signifiant, c'est-à-dire à un système qui ne comporte aucun point fixe. L'identification sexuelle est l'un des grands points fixes pour chacun, organisateur du système qui lui fera appréhender le monde ; et donc du même coup le méconnaître ; et enfermer chacun dans cette monade qui le constitue et qui le coupe d'autrui : car enfin nos relations sociales sont quand même dominées par le fait que chacun est enfermé dans son petit cercle, chacun est enfermé dans sa coquille et nous nous heurtons constamment les uns aux autres, c'est cela nos relations sociales. Et même quand il s'agit d'amis, comme vous le savez, de petits groupes d'amis, nous préservons en général dans nos sociétés, des petits groupes de copains, des petits groupes d'amis, etc. Et ce que nous savons sur leur fonctionnement, c'est que,

même ces groupes, soit ils s'usent, soit ils se fatiguent, soit ils prennent leurs habitudes, ils trouvent leur ennui, ils deviennent peu productifs : ce sont rarement des groupes dont le rôle de stimulation intellectuelle est longtemps préservé. Ce sont plutôt des groupes d'assistance mutuelle narcissique qu'autre chose. Alors on se défend quand on est entre copain, on dit : « Oh ! oui untel, celui là - en parlant de quelqu'un qui est à l'extérieur du groupe - oh ! la la, celui-là ! » sous-entendu, nous, entre nous, on est parfait. Ça ne va pas chercher bien loin.

Si je vous fais toutes ces remarques, ce n'est aucunement à décrypter du fait que l'identification sexuelle propre à chacun, comment dirais-je, serait une instance que nous aurions à négliger ou à traiter à la légère. Sûrement pas. Mais en tout cas, il s'imposerait que nous la traitions autrement que comme le point fixe organisateur : organisateur, premièrement, de notre système et deuxièmement...

(...) à vrai dire, moi, en ce qui me concerne, ça me paraît secondaire. Je dirais peu importe, peu m'importe que ce soit un tel, que celui-ci soit bien, pas bien, que celui-là soit universitaire..., mais je crois vraiment que le fantasme de Lacan qui était qu'il y avait à attendre des effets de la diffusion du discours psychanalytique, même par des gens qui peuvent être en défaut par rapport à la psychanalyse telle que nous la souhaitons, eh bien, que cette diffusion, elle a forcément ses effets. Et peut-être, je dis bien, verrons-nous du fait de la psychanalyse quelque chose à ce propos-là, que nous sortirons de cette préhistoire dans laquelle nous restons. Moi, il m'arrive, je ne sais pas à quoi c'est dû, mais j'ai de plus en plus comme ça des dîners en ville et où je rencontre donc des personnalités. Et au cours d'un de ces dîners, je rencontrais une militante, célèbre en France en tout cas, du féminisme, directrice d'une très importante maison d'édition - où elle passe tout son argent d'ailleurs, sans que cela lui coûte beaucoup puisque cet argent est considérable, mais quand même - et personne intelligente, courageuse, bien en cours à l'Élysée, enfin tout ça semblant de bon trait. Bon. Ce qui me frappait, c'est quand même le caractère archaïque de tout ce moulin, comme ça, qui continue de tourner, archaïque. Et moi je pense beaucoup que la fatigue provoquée par toujours ce même ronron, ce même moulin, je pense beaucoup que cette fatigue et le fait qu'alors même que l'on veut se défendre contre l'autre, en même temps l'autre, on le désire puisque l'autre c'est le support du désir.

Je crois que c'est Lacan quelque part qui évoque à la fois les dimensions de l'attente et de la prière, et de l'ennui aussi, l'ennui, l'attente, la prière, est-ce qu'il n'y a pas à les prendre comme imploration faite à l'Autre, cet Autre dont nous supportons si mal..., mais en même temps imploration. Il se trouve que tant que la psychanalyse n'est pas psychologie, psychologisée, eh bien, elle est la dimension même de l'Autre car je dois dire que sa science n'est rien d'autre que d'être science, je dirais, de l'Autre et à propos de l'Autre, c'est ça qui la caractérise.

Lorsque vous invitez des étrangers, ça introduit d'une certaine façon, du même coup, cette dimension de l'Autre ; et dans la psychanalyse, les étrangers ont toujours eu bon cours, la psychanalyse est traversée, même à Paris qui est pourtant un lieu où en général on aime bien le

beau langage, eh bien, quand quelqu'un arrive avec un solide accent de préférence d'Europe centrale - de préférence mais pas obligatoirement - mais enfin un bon accent d'Europe centrale ou orientale..., je veux dire évoquant justement cet Autre, ça marche très bien, c'est bon.

Alors nous qui sommes là, je crois que nous avons de la chance, beaucoup de chance, car nous sommes à des charnières, dans des zones charnières ; je veux dire que nous risquons de voir là beaucoup d'inventions se produire, et comme on sait, les artistes sont quand même ceux dont nous les attendons. Je veux dire, ce qui définit l'artiste, c'est d'être celui qui est capable d'être un peu en avance justement sur ce qui se mijote dans une société et d'avoir la sensibilité assez vive pour l'annoncer et du même coup pour l'actualiser. Alors, il est possible donc que tout cela bouge. Est-ce que, du même coup, le problème sera résolu ? Alors si on posait la question à Lacan : mais sûrement pas, mais absolument pas. Car le problème, il restera le problème. Mais il sera peut-être abordé de façon moins fatale, moins obligatoire, alors que chacun, je dirais, à la limite, sait que la façon dont il le joue est ringarde : chacun le sait que le scénario qu'il joue est ringard. Mais il y a des forces qui font que ça reste joué. Et, si l'on peut attendre quelque chose de la psychanalyse, je crois que c'est bien comme ça, c'est bien là-dedans, ne serait-ce que de façon à rendre nos grandes névroses un peu désuètes, puisqu'après tout leur présence...

J'ai aussi la chance - parmi d'autres chances que j'ai, vous voyez, j'en ai énormément - eh bien, j'ai la chance d'avoir des jeunes qui viennent me voir et je suis frappé chez eux par deux choses. D'une part, ils sont beaucoup plus avertis et intelligents que, par exemple, je me perçois ou je perçois les gens de ma génération à leur âge, je les trouve beaucoup plus au fait des choses, beaucoup plus hardis ; il est vrai aussi que la question de la sexualité se pose à eux de façon peut-être moins tendue qu'elle ne l'a été pour les gens de ma génération. Mais en même temps, il y a les mêmes névroses. Ce qui veut dire donc que les défenses restent les mêmes, malgré cette intelligence qui me paraît vive. Mais je dis bien, ce n'est pas du tout fatal.

Et pour conclure là-dessus, le grand problème éthique de la psychanalyse - celui que j'ai déjà essayé d'aborder à Bruxelles à mes dépens - eh bien, c'est quand même le suivant : notre éthique a toujours été éthique de révélation, révélée, c'est-à-dire se référant à une autorité venant faire loi, ça a toujours été ça. Et c'est aussi ce que l'on a étudié à Cordoue au cours de ce colloque. Je veux dire, le fait que nous sommes moins des gens du livre que des gens de la parole, de la parole en tant que venant pour nous, parole divine venant faire loi et qui nous sert à guider notre conduite. Si nous laissons cette révélation pour nous adresser à la logique du signifiant en tant qu'elle ferait loi, quelle serait cette logique ? Alors Maïmonide, Ibn Rochd, saint Thomas, etc. ? ils se référaient eux à Aristote qui est une logique très belle, très forte, très bien organisée, très puissante mais en même temps, je dirais archaïque.

Quelle serait la logique du signifiant qui viendrait faire pour nous, pour chacun d'entre nous, loi et de telle sorte que nous serions moins les héros d'une pièce dont nous ignorons le script mais qui continue de nous régir ? Et quand je dis des héros... Alors quelle serait cette logique ? Et l'effort

de Lacan a été d'établir cette logique ; et c'est elle qui mérite de nous intéresser, non pas seulement au titre de clinicien, au titre de thérapeute, au titre de philosophe..., mais au titre où ça nous concerne - ça concerne chacun ça. Et c'est pourquoi c'est ce qui de l'enseignement de Lacan est d'une originalité et d'une actualité très présente.

Et pour conclure, ceci : on se plaint maintenant partout de la carence des idéologies ; c'est un mal, c'est très dangereux quand plus personne ne sait et est supposé ne plus savoir à quoi se référer pour se conduire. Je dis « est supposé » parce qu'en réalité ce n'est pas vrai. Il y a, je vous assure, un certain nombre de points fixes, un certain nombre de pivots, un certain nombre d'impératifs qui restent tout à fait présents, tout à fait actifs ; et en particulier, nous sommes toujours dans le discours du Maître. Mais le problème, c'est que le discours du Maître est d'autant plus vif qu'il n'y a pas d'idéologies, car les idéologies, c'est - le plus souvent, pas toujours - ce qui d'une certaine façon vient le tempérer ; même si c'est pour, d'une certaine façon, se mettre à la gloire du Maître ; mais ça l'oblige quand même, le Maître. Mais quand il n'y a plus de discours du tout, à ce moment-là évidemment le Maître, il a toute sa force.

Mais donc qu'il n'y a pas d'idéologie aujourd'hui, c'est aussi intéressant parce que ça fait valoir l'appel public en quelque sorte à ce qui serait autre chose qu'une idéologie : un rapport au signifiant qui ne serait plus..., dont la réponse ne serait plus une idéologie et c'est là-dessus que la psychanalyse, si je puis dire, prend son prix ; c'est à ce propos-là qu'elle prend son prix et son intérêt car c'est elle qui est là en mesure de nous dire un petit peu quelque chose. C'est-à-dire comment dans notre interrogation de l'Autre pourrait s'établir quelque chose en retour qui ne serait plus une idéologie, c'est-à-dire d'une manière ou d'une autre, un discours de Maître. Bon écoutez, voilà à propos de la question de l'identification sexuelle, les quelques remarques. Puissent-elles vous faire travailler !

*

* *

*- Vous avez abordé la question du
transsexualisme du côté de l'homme qui
veut devenir une femme. Qu'est-ce qu'il
en est des femmes qui veulent devenir
des hommes ?*

Je vais vous dire, pardonnez-moi si effectivement je ne l'ai pas abordé, mais c'est tellement bien admis par notre société, par notre culture, que, je dirais, à la limite ça fait peu de problèmes. Je

veux dire, ça semble tellement correspondre à une espèce d'évidence, que finalement on ne s'interroge que peu là-dessus : à la limite on prend ça comme quelque chose d'assez sympathique de la part d'une femme. Et donc je dirais que c'est quelque chose qui est à peine pris pour un symptôme. En revanche - alors c'est ça aussi qui est bizarre - l'inverse est pris pour un symptôme : qu'un homme veuille devenir une femme, « il est complètement fou celui-là ».

- Question.

Mais bien sûr, bien entendu. Comment dirais-je, ça n'est pas dans l'ordre naturel des choses. Mais je dis bien, comme nous, nous privilégions d'une façon parfaitement étrange et fausse la position masculine dans la société, nous accordant un privilège que vraiment, on ne voit vraiment pas où il s'exerce. C'est très curieux cet espèce de mensonge sur lequel nous fonctionnons ; parce qu'au fond le bonhomme dans notre société, il ne fait rien d'autre que bosser, puis c'est tout : premièrement, bosser, deuxièmement, la fermer. Puis c'est tout. Mais en tout cas, cette position est tellement valorisée, on se demande pourquoi, que lorsqu'une fois qu'une femme veut devenir un homme, on trouve ça, on trouve ça... Et donc en clinique, on n'en dit rien. Mais je crois quand même que les quelques éléments avec lesquels j'ai jonglé dans l'après-midi nous permettent à la fois de comprendre peut-être pourquoi - j'ai parlé du refus de l'Autre, de la dimension du grand Autre - pourquoi une femme peut vouloir passer de ce côté-là, pourquoi elle ne veut pas... Une femme peut se sentir responsable de la dimension Autre : croire que c'est à cause d'elle que la dimension Autre existe, et donc du même coup chercher à disparaître pour faire disparaître cette dimension elle-même. Donc je crois que ces quelques éléments que j'ai comme ça rapidement agités permettent de comprendre pourquoi elle peut le vouloir et aussi pourquoi ça ne gêne personne, au contraire : souvent les hommes aiment bien ça, ils apprécient, comme ça, on est entre soi, on n'est pas dépaycé.

- Dans le cas de transsexualisme il y a quand même le rapport au réel du corps. (...)

Mais le réel du corps - vous avez raison de vous servir de ce terme de réel du corps - le réel du corps ne prend tous ses effets que dans ses rapports avec le symbolique et l'imaginaire. Il ne fonctionne pas tout seul. Alors, il naît un bébé : vous vous fondez sur le réel du corps pour le déclarer fille ou garçon. Mais vous pouvez aussi lui donner un prénom ambigu, par exemple. Et puis si le sexe de ce bébé ne correspond pas à ce qu'il en était du voeu maternel, par exemple, eh bien, la maman s'arrangera pour que, quel que soit le réel du corps, le bébé accomplisse son voeu. Ce qui fait donc que le réel du corps n'est aucunement là-dedans ce qui fait loi. Vous pouvez le faire valoir comme loi, c'est-à-dire estimer que c'est une petite fille, que c'est un petit garçon, donc vous en faites la loi de le traiter comme une fille ou un garçon. Mais vous pouvez aussi y contrevenir au réel du corps.

- Mais je parle de la prise en charge du réel du corps lors d'une demande, par exemple d'opération. Quand Lacan dit

à quelqu'un : « Ecoutez mon vieux, vous avez des poils au menton, vous n'y pouvez rien et moi non plus ».

C'est une manière cette réponse, effectivement faite par Lacan, une manière de rappeler que le réel est une dimension qui, au même titre que les autres, ne peut être détournée. Il y a un réel du corps, c'est vrai. De même qu'il y a un réel du symbolique et un réel de l'imaginaire, et un symbolique du réel, et un imaginaire du symbolique, et ainsi de suite... Mais en tout cas, il y a un réel du corps. Si vous vous en défendez, on va bien être obligé de vous demander pourquoi, pourquoi vous vous en défendez. Qu'est-ce que ça vous donne de vous en défendre ? À quoi ça vous sert ? Et ainsi de suite. Donc, il y a un réel du corps, eh bien, reconnaissez-le. De même que vous pouvez reconnaître la puissance du symbolique, les effets de l'imaginaire, il y a un réel du corps.

- Mais donc est-ce que l'on peut dire que c'est une demande délirante ?

Délirante, non. Pas délirante. Je ne vois pas en quoi..., on veut en faire des demandes délirantes, mais c'est pas délirant puisque c'est pris dans des mécanismes dont vous voyez très bien l'ordonnement névrotique, c'est-à-dire aux types de défenses dans une névrose : une défense névrotique n'est pas délirante.

- Vous ne faites pas un psychotique d'un transsexuel ?

J'ai connu des transsexuels qui étaient psychotiques, au même titre que d'autres peuvent être psychotiques, j'ai connu des transsexuels qui n'étaient pas psychotiques. Je veux dire que..., il y a eu une longue discussion à ce sujet, mais la transsexualité n'est pas synonyme de psychose.

- Si je peux me permettre encore une question : comme analyste quelle position peut-on avoir, qui soit un peu cohérente, par rapport à une demande d'éviration ?

Mais sûrement celle de rappeler ce qu'il en est du réel du corps. Sûrement. Il n'y pas plus de raison de se défendre contre le réel du corps que de raison de se défendre contre le fait d'avoir une famille qui est de telle couleur, contre le fait d'être né dans tel pays, ou contre le fait d'avoir telle histoire ! Qu'il y a au contraire à faire avec. Et donc pas opérer dans le sens de la chirurgie qui viendrait là annuler le réel. Supposons une famille où il y a un réel dramatique. Alors on va dire, voilà on va opérer une césure, une section et on va faire que ce soit un trou dans l'histoire de la famille. Non. Il faut que réel dramatique dans l'histoire soit préservé. De même le réel du corps. Donc, il y a sûrement plutôt intérêt à ce que le sujet se mette plutôt en ordre vis-à-vis de ce réel du corps que de chercher à le contourner. Si vous le voulez, pour vous répondre en un mot, ce n'est pas parce qu'il y a là une méthode chirurgicale qu'il y a là raison de favoriser une défense : ce n'est pas parce qu'elle est chirurgicale qu'on va dire celle-là, elle est bien. Si l'on pouvait

chirurgicalement éradiquer un souvenir ou un symptôme, hein... Il y a eu des histoires comme cela de lobotomie qui venait guérir les types obsessionnels. Ça été fait, ça. Ce n'est pas pour autant qu'on va dire bravo la chirurgie.

*- Vous demandiez tout à l'heure quel est
le signe chez une femme (...) l'abandon
(...)*

C'est une très jolie question que vous posez là et à laquelle j'essayerai de vous répondre de la façon suivante : c'est que, dans la mesure où une femme occupe la position Autre, vous pouvez lui adjoindre tous les traits que vous voudrez, elle peut néanmoins valoir dans sa féminité, y compris le trait qui imaginaiement pourrait paraître le plus contraire à la féminité, alors que c'est faux qu'il apparaisse, n'est-ce-pas. Je veux dire, il pourra apparaître, même le trait que vous pourriez évoquer, le plus contraire à la féminité, du moment qu'elle occupe cette position Autre, eh bien, ce trait-là n'apparaîtra que comme un ornement supplémentaire en faveur de la féminité. Alors que chez un homme, ce n'est pas du fait que son statut n'est plus de l'ordre de l'être mais de l'ordre de l'avoir, alors que chez un homme, ce n'est pas équivalent puisque l'adjonction ou la suppression d'un trait peut du même coup le faire basculer dans la position Autre. Alors vous me direz, pourquoi est-ce qu'une femme ne viendrait pas s'extraire de la position Autre, du fait de l'adjonction d'un trait ? Je ne saurais pas vous répondre. Mais en tout cas, il s'avère cliniquement que c'est comme cela. Ou pour vous le dire plus simplement, une femme qui par exemple prend des traits virils n'en paraîtra pas moins femme pour cela, parfois même bien au contraire ; il y a toute une série d'actrices dont c'est évidemment le charme spécifique et qui ont d'ailleurs été célébrées et aimées pour cela. Alors si vous voulez, ça ne fait là encore que montrer comment la topologie est la maîtresse du jeu, la structure et donc la topologie. Alors que chez un homme, pour valoir comme homme, ce n'est pas la même chose : il faut effectivement un certain nombre, quelques traits dont le défaut fait que ne pouvant plus se tenir en cette place, il se trouvera expédié au lieu Autre.